

BRUXELLES

Bimestriel,
Paraît 6 fois par an
Bureau de dépôt:
Bruxelles X
P 302402



PB-PPIB-01148
BELGIE(N)-BELGIQUE

PÉRIODIQUE ÉDITÉ PAR
INTER-ENVIRONNEMENT-BRUXELLES,
FÉDÉRATION DE COMITÉS DE QUARTIER
ET GROUPES D'HABITANTES

N°325 – JUILLET/AOÛT 2023

EN MOUVEMENTS

LA VILLE

EN VERS

PAYSAGISTE 2.0 (MARSEILLE, FRANCE)

PIERRE GUÉRY

⇨ Il est paysagiste. Il a pour prénom J.-L. et pour nom K****. Il travaille pour l'agence A. qui est son agence. Il a pour projet de déraciner 87 arbres et d'agencer autre chose. C'est sa manière à lui d'aimer les arbres. Il est paysagiste, il s'appelle J.-L. K****. Il ne dit pas *dé-raciner* mais *trans-planter*. Il est paysagiste et même paysagiste-conseil de l'État. Avec son agence il a pour projet de déraciner 87 arbres de la place Jean-Jaurès, dite La Plaine, à Marseille. Il est très fier de son projet. Il est paysagiste-conseil de l'État et membre de la Maison de l'architecture de son département, qui n'est pas le département du déracinement projeté. Du déracinement projeté, il dit *Projet contextuel, poétique et sensible*. Il dit *Notre souci est de situer les projets dans leur géographie pour en révéler les potentialités et la mémoire des lieux, et de rendre compte des qualités d'usage et des pratiques sociales*. Il s'appelle J.-L. K****. Il est né le X juillet XXXX. Il est gérant de l'entreprise A. pour l'Aménagement des Paysages et des Sites Paysagistes. Il veut déraciner 87 arbres de la place Jean-Jaurès. À Marseille. Il veut la place pour agencer son paysage. Il a son idée. Son paysage est dans sa tête mais les arbres de la place, eux, ne sont pas dans sa tête. Il dit *Notre souci est de situer les projets dans leur géographie*. Il s'appelle J.-L. K****, il a 58 ans. Il aime les gros projets et pratique couramment la langue de bois qui lui permet de les réaliser. Il en est fier. 87 arbres à déraciner, *projet contextuel*. Il en est fier. Il gagne de l'argent en déracinant 87 arbres plantés en 1981, *projet poétique*. C'est son gagne-pain. Il gagne son pain à Marseille en déracinant 87 arbres, *projet sensible*. Il a son paysage dans sa tête, il veut son paysage en vrai. Il a sa langue dans sa bouche, il pratique sa langue. De bois. Les arbres de la place ne sont pas dans sa tête. Il s'appelle J.-L. K****, il est membre de la Maison de l'architecture de son département et dans sa tête il n'y a pas, sur la place Jean Jaurès, 87 arbres en bonne santé. Cela n'existe pas. Il s'appelle J.-L. K****, il est paysagiste-conseil de l'État et dans sa tête il a un paysage et dans sa bouche il a une langue de bois. Il s'appelle J.-L. K**** et dans son paysage il n'y a pas d'arbres, il n'y a pas les arbres de la place Jean-Jaurès. Il s'appelle J.-L. K**** et dans sa tête il n'y a pas de paysage. Dans sa tête il n'y a qu'une idée et dans sa bouche il n'y a qu'une langue pour mettre en œuvre son idée. Son idée a besoin de place, a besoin de déraciner 87 arbres. Il s'appelle J.-L. K****, il a 58 ans et il prend de la place. Il est paysagiste et il veut prendre la place. Il est paysagiste et il ne trouve pas les arbres de la place, plantés en 1981 et toujours en bonne santé, suffisamment majestueux et développés. Il est paysagiste et il veut planter ses arbres à lui. Son bois à lui. Il est paysagiste et il veut remplacer les arbres de la place avec son nom à lui, son agence à lui, son bois à lui. Avec sa langue de bois. Il est paysagiste et il veut remplacer une population qu'il trouve insuffisamment développée dans ses pratiques sociales. *Son souci est de situer les projets dans leur géographie* mais il se contrefout de la population dans la géographie de la place où il veut prendre place. Il ignore cette géographie, il méprise cette population et ses pratiques sociales. Il est paysagiste et il veut une population développée, pour *en révéler les potentialités et la mémoire des lieux*. Il s'appelle J.-L. K**** et il veut *rendre compte des qualités d'usage et des pratiques sociales* en *trans-planter* ses arbres à lui, son bois à lui avec sa langue à lui. De bois. Il s'appelle J.-L. K**** et son nom est une machine qui déracine 87 arbres à Marseille sur la place Jean Jaurès. Il s'appelle J.-L. K**** et sa langue est le moyen de mettre en œuvre son nom pour réaliser son idée. Une idée qui insulte le paysage et offense la population. Il s'appelle J.-L. K****, il a une agence et son agence qui agence est le moyen par lequel il tire profit de la machine qui est dans sa tête, sa langue est le moyen par lequel sa machine dispose, impose et concrétise son idée en son nom. Son nom est son idée et son idée est un *projet contextuel, poétique et sensible*. Son idée est un projet en bois, comme sa langue, mais pas du même bois que les arbres qu'il déracinera. Son projet photoshopé est taillé dans une écorce numérique; il est cruel, pathétique et terrible, mais son *souci est de situer les projets dans leur géographie pour en révéler les potentialités et la mémoire des lieux, et de rendre compte des qualités d'usage et des pratiques sociales*. Sur la place Jean Jaurès, dite La Plaine, à Marseille. Où il a pris la place en méprisant ses usages. Avec son nom-machine: J.-L. K****. ■

Son idée a besoin de place, a besoin de déraciner 87 arbres. Il s'appelle J.-L. K****, il a 58 ans et il prend de la place.

LES DÉTAILS

PASCAL LECLERCQ

↳ Depuis ma chambre, dans un hôtel en toc érigé sur les bords de la Meuse, de la Meurthe ou de la Moselle, je me repais du spectacle des vieillards promenant leurs chiens le long des berges – en toile sonore de fond, celui non moins affligeant de la télévision publique française. Plus tard, dans le hall d'entrée, nouveau décor de rêve : canapé de velours pisseux, bar-restaurant arborant un menu sinistre et, sur un tableau noir, un message de bienvenue écrit en trois couleurs et en trois langues, à la craie, dans une graphie enfantine agrémentée de cœurs. C'est comme toujours dans le détail que réside la laideur : des pieds de table moches, des luminaires pompiers, un buffet dont le bois traité imite le plastique – et la voix du préposé au réassortiment qui dit qu'il va fermer. ■

INTRODUCTION

LA VILLE À SES INSTANTS ET ENDROITS CRUCIAUX

Le journal *Bruxelles en mouvements* de cet été est, encore une fois, un journal pas comme les autres. Il se veut entièrement dédié à la littérature. Le thème qui a été proposé s'est naturellement imposé et ne pouvait être que celui de la ville. Différentes écritures, différents regards sur les phénomènes urbains donc, tous unis par la précision de la perception.

TOM NISSE



Une publication écrite à partir d'une thématique précise choisie propose en général un cadre : la thématique en elle-même et, si possible, un maximum des aspects qui la composent, puis ensuite un angle d'attaque : l'approche critique et créative du cadre, ainsi qu'enfin des questionnements issus de cette approche, censés, dans les meilleurs des cas, esquisser des réponses. Mais que valent nos questionnements aujourd'hui ? Face à un écocide, ou un capitalocène, de plus en plus virulent et qui semble irrémédiable, avec, en option promotionnelle, une terreur répressive réelle exercée envers les opposants à cette destruction de toutes les formes du vivant, opposants, bien entendu, elles et ils qualifiés de terroristes, d'«écoterroristes» ? Face à la banalisation mentale collective instantanée, implémentée par les médias de masse, à l'égard du naufrage d'un chalutier bondé de femmes et d'hommes en route vers un exil éventuel, les femmes et les enfants entassés dans la cale du navire par centaines, pour toujours engloutis, pas loin de nos plages de vacances ? Face aux mendiants adossés contre nos façades dont les gobelets tendus sont vides, parce que là où l'argent circule il n'y a plus

Aux citadins qui subissent s'ajoutent les buissons qui ont été coupés et donc les moineaux qui disparaissent.

de liquide ? Que valent et que peuvent nos questionnements, et peut-être même nos ébauches de réponses ? Or, la fragilité de ces interrogations est déjà une réponse en soi, une puissance.

Et comment la littérature agit dans ce contexte ? Quand elle a choisi un sujet, un cadre, aussi lourd de significations et de conséquences que les précités : la ville, l'urbain ? Car, en effet, les villes que nous proposons et préparent leurs gestionnaires aujourd'hui, et depuis quelques décennies, ne sont, elles non plus, pas de tout repos, qu'on se le dise. Elles s'étendent bétonnées au détriment des paysages et de ce qui y pourrait encore éclore un peu. Elles se gentrifient au profit d'un consumérisme hystérique d'affairistes nantis qui ignorent que leur facteur marche à pied. Elles congestionnent leur bruit à tel

point qu'il fait trembler la terre même la plus éloignée, et qu'il est désormais très périlleux pour des espèces volatiles de voguer dans leurs vents toxiques. Et elles devraient, artificiellement, devenir de plus en plus intelligentes, se goinfrer d'intelligence artificielle, soi-disant pour faciliter la vie à leurs citadins, dont une très grande part n'a rien demandé mais subit. Aux citadins qui subissent s'ajoutent les buissons qui ont été

coupés et donc les moineaux qui disparaissent. Confronté à ces impositions et ces disparitions, on pouvait encore, autrefois, aller se consoler le soir au bistrot, mais bien peu nombreux sont les bistrots populaires de quartier qui subsistent.

Ce que nous avons essayé d'aller chercher et trouver pour ce journal qui sortira des presses pendant une nouvelle canicule dévastatrice inédite, paraît-il, c'était de voir ce que peut donc faire une littérature, une poésie insoumise, aux prises avec ces expansions capitalistes urbaines. Force a été de constater, au fur et à mesure que nous recevions les textes, qu'elles peuvent, si ce n'est pas tout, néanmoins faire beaucoup. En agissant sur la sensibilité et l'entendement des lectrices et des lecteurs. En agissant afin d'affiner les perceptions du quotidien. En prenant en compte plusieurs villes, il y a une grande part de Bruxelles, mais aussi une part de Liège, de Lille, de Marseille. Le spectre des voix recueillies, où la fiction côtoie la poésie et la prose enragée, va amener de la planification urbanistique, en passant par les chambres où on a pu trouver refuge, ou encore une dame vivant par et pour la rue et qui se confie en dansant sur un parvis – à un matin de grisaille misérable où toutes les paumées et tous les paumés sont pris en compte, et puis à ce que l'éveil en ville peut néanmoins avoir de tendre, tendresse végétale avec ce qu'elle peut véhiculer de bouleversant, pour finalement n'omettre ni le cri de révolte, ni la ligne de temps et d'espace destructrice impitoyable qu'est toujours et avant tout la ville. À cela s'ajoute, et nous en sommes reconnaissants, un article retraçant l'histoire du rap de Bruxelles, forme de poésie urbaine qui reste un acte de résistance.

Si en plus les pages qui suivent peuvent nous rappeler, par endroits, que nous sommes les actrices et les acteurs de nos quartiers et qu'il ne nous est pas impossible de les habiter et de les reprendre en main ensemble de manière autonome et respectueuse envers notre milieu de vie, afin d'arrêter d'urgence le désastre en cours, alors notre pari n'est pas perdu. ■

LUNA CIGALE

T'AURAI PAS VU LA NUIT ?

EXTRAIT DU CABARET AMAYA CHAVIREZ

↪ «Excusez-moi madame, t'aurais pas vu la nuit?
Dites madame, tu danses encore, toi? Tu succombes avec moi?
T'aurais pas vu les karaokés où l'on crache ses poumons en se prenant pour une diva?
Ce soir-là je suis comme une star et j'aime tant les chansons d'amour je voudrais mourir sur la scène du bar de la Louve!»

La diva du bar de la Louve tous les samedis sur le parvis du singe!
Elle t'aime ou elle t'insulte.
«C'est moi que je suis la Joconde. Elle chante la Anne Sylvestre.
Je souris, regarde! Pour me voir on fait la ronde.
Dites madame, tu te souviens, c'est moi, la vagabonde!»
Je suis tornade. Tsunami. Princesse Luna Cigale.
Stromae, je te le chante!
«Alors on danse! Tam tam tam tam!» (elle danse sur la table du bar du Louvre)

Je te chante tout. J'ai le mic et tout. Je suis vague, déferlement, rose des vents, inondation, fortes en flamme.
Un chant d'esclave! Un vrai juke-box du temps!

Dites madame t'aurais pas vu les étoiles?
«Si on les allume les étoiles il disait Vladimir, c'est qu'elles sont à quelqu'un nécessaires? C'est qu'au-dessus des toits il faut que brille au moins une étoile»
Et moi je suis le rêve Kawasaki.
Et les étoiles, bien sûr, ça danse pas dans les voix de garage!
Ça connaît Hiroshima, Auschwitz, Nagasaki.
Ça fugue alors dans sa tête. Ça parle toute seule, ça connaît toutes les couleurs de la rue et des hommes.
Ça danse dans les bars, et les boîtes de nuit. C'est la clef de l'amour.
Ça se soulève, ça renverse tout, la table, les hommes, le temps!
C'est de la mauvaise herbe. Des bribes de mémoires éclatées.
Ça éclate de rires débarcadères, un RDV manqué avec vous!
Dites madame t'as pas un euro?
Tu donnes ton soutien-gorge?
Dites madame ta peur c'est ton nom?
Dites madame pourquoi tu cours?
Derrière quoi, tu disparais, pourquoi tu danses plus?
Tu cours, tu cours, tu risques de tomber.
T'es toute petite...
Moi je chante avec les babouchkas, et quand je chante je deviens énorme comme une matriochka, ça s'emboîte et ça se déboîte, je me recroqueville parfois toute petite.
Mais j'aiguise mes armes. J'invoque la poupée de Baba Yaga...
Croc poulet.

La plus petite des matriochkas, qui souffle à l'autre :
«Hé cache toi!» Croc poulet.

Tu vois les nuits de Moscou qui ont disparu? Et les chiens errants cherchant les femmes à mordre... ils aboient fort.
Croc poulet.
Dites madame t'es furie ou quoi? Ta peur c'est ton nom.
Je chante des mélodies slaves mais le RDV a disparu.
Le faubourg qui n'est pas Harlem.
J'ai travaillé en usine, virée, j'ai travaillée dans l'art, virée.
J'ai travaillé dans l'associatif, virée.
Dites madame pourquoi y a des ronds par terre où je dois me terrer pour manger une soupe dégueulasse. Je viens d'un conte de princesse moi. J'ai des oiseaux de feu dans le ventre.
Ça chante!
Je joue au Bolchoï dans ma tête. Mais ils nous coupent la tête avec leurs guerres, croc poulet.

Pourquoi tu cours, ta peur c'est ton nom?
Ma peur quand elle vient, quand elle devient mon nom, je l'entoure d'immondices pour que les prédateurs ne me voient pas, qu'ils ne m'approchent pas.
Je me cache sous la merde.
Et je chante des vieux blues... ou des contes de l'Est.
Mais je suis une diva, planquée dans les ordures?
Je suis la Joconde qui sourira sous les bombes!!!
T'as disparu, dites madame, je suis seule sur la place.
Avec mes cordes vocales.
J'ai sorti un couteau quand un homme m'a...
J'ai dit moi je connais la guerre.
Dites madame pourquoi t'es partie? Dis madame pourquoi tu m'as laissée seule?
Y avait plus personne, j'étais seule, y avait la foule puis plus personne, la peur c'est leur nom.
Il m'a pissé dessus, il m'a poursuivie, il était dingue, sa peur c'est son nom.
Il a vécu la guerre. Il a vécu comme moi les bombes.
Ses mots étaient des déflagrations.
La police est venue elle m'a arrêtée, m'a insultée et puis elle m'a relâchée. En disant : sale putain.
Police de proximité, disent-ils.
Mais la rue a disparu, les gens, les places aussi.
Dites madame tu me donnes ton soutien-gorge?

Pourquoi y a des ronds par terre,
Dites madame, connasse! Réponds!!!!
Dis, pourquoi je disparais dans un rond, toute petite?
Dans un rond tracé à la craie pour marquer la distance...
La peur c'est leur nom. Plus personne ne touche ma main.
Plus personne n'écoute ma voix.
Dites madame, c'est qui Burnout? Ils sont où, j'ai des questions?
Y a plus que les ronds par terre.
Paraît madame que je dois manger la soupe dedans.
Mais y a pas assez de ronds pour tout le monde... et puis la soupe est glacée.
Dites madame la colère n'a pas le sens des distances...
Je sais le nom des fascistes,
je sais le nom de ma colère,
je sais le nom de ma peur,
je sais le nom de mes rêves,
je sais le nom de l'amour,
je sais le non de la vengeance,
je sais le nom de la guerre...
Je sais le nom de toutes ces soupes dégueulasses!
Elle se bat pour un trou avec d'autres, je sais le nom de ceux qui veulent me faire taire! Et puis je les vois ceux et celles qui sont prêt-es à brandir leurs assassins pour me traquer.
Tu veux la mettre dans un trou, madame?
Je suis dans le trou. J'habite dans un trou!!!
Et dans les trous, parfois les gens s'entre-déchirent, la peur c'est leur nom.

La diva a disparu... Si tu tournes la manivelle je chante.
Celle qui chantait dans les karaokés du bar de la Louve.
Elle ouvre une boîte à musique et elle danse, t'as pas une clope, dites madame tu me donnes ton soutien-gorge :

«J'veux qu'on rie j'veux qu'on danse j'veux qu'on s'amuse comme des fous
je veux qu'on rie j'veux qu'on danse, je veux qu'on s'amuse comme des fous
quand c'est qu'on me mettra dans le trou.»
(elle chante à pleins poumons Jacques Brel)
Là... t'as vu madame, le trou...
Moi j'en ai vu des trous dans la rue, y en a plein,
Trou entouré d'un cercle.
Cercle entouré d'un trou.
Avec une soupe dans le meilleur des cas.
C'est dur de vivre ou de mourir dans un trou.
La soupe est froide.
Mais tu peux pas dépasser le trou, tu dois y rester dans le trou.
Surtout pas dépasser.
Garder tes distances. Mais moi je sais pas rester dans un trou.
Dites madame j'ai besoin d'un peu de vin et des fleurs, je chante aussi Fréhel, je suis anachronique totale, je veux qu'on rie.
Y a quelqu'un? Je suis toute seule... Dites madame t'es tombée dans le trou? ■

T'as disparu,
dites madame,
je suis seule
sur la place.
Avec mes cordes
vocales.

QUARTIER DU BÉGUINAGE

TOM NISSE

⇨ Bruxelles ma belle. Ma Terre culturelle.
Où je suis exilé-e.
Loin du sud, loin de chez moi.
Pays de Charleroi.
Bruxelles ma belle que t'est-il arrivé?
Où est cette ville qui ne dort pas?
Et qui toujours se boit.
Où sont tes passant-es endormi-es dans l'aube absinthe, grise?
Tes bars et tes troquets pourris?
Où sont tes festivals? Tes soirées de gala?
Tes théâtres remplis, où sont tes cinémas?

Tes Bruxellois bourrés de principes-otés?
Tes Bruxelloises aux mille couleurs? Sourire accroché au cœur.
Tes 36 langues et tes pavés sous les fleurs. Ta pluie d'avril,
mélodie de bonheur, ta pluie d'été, et de tous les mois qui lave
nos âmes de bourgeois. Où est-elle, ta pluie salvatrice? Qui te
pardonne quand tu t'en câlisses et que t'envoies tout fout' le
camp: le roi, la loi, l' gouvernement.

J'avais trouvé New York en toi. Mais il me semble que sur les
toits les violons ne chantent plus. Et Bruxelles, d'interdire
continue. C'est la ruée sur tes avenues. Ça fait la file pour
du tissu. Pour consommer, vivons. Mais pour un verre, une
terrasse, il ne faut plus que l'on s'embrasse. Fini les bisous sur
la bouche. Fini les baisers. Fini d'aimer.
C'est pour notre sécurité.

Coup de coude, clin d'œil. Derrière des lunettes embuées.
Nous sommes dans la visière d'un plan de to-ta-li-ta-rité. Tu
l'sens monter le plein régime? Tu l'sens venir le paroxysme?
L'acmé du coup de sparadrap. Qu'on ne t'enlève qu'une seule
fois. Qui arrache les poils et puis la peau et la vertu. Tu la sens
venir la mauvaise idée de marcher au pas. L'interdiction de
circuler l'esprit ouvert.

L'air c'est dangereux, quand ça ne gonfle pas les bons enjeux,
et que ça s'essouffle dans les voiles de la banque nationale. Tu
le sens le petit vent de la grande arnaque. Qui donne à tout le
monde le trac pour n'pas penser pendant ce temps-là, qu'iels
sont trop à mourir là-bas. De l'autre côté où ça se voit pas,
qu'on meurt de faim, de guerre, de froid.
Tu l'oublies ce p'tit détail-là?

LA VILLE EN MOUVEMENT

PASCAL LECLERCQ

⇨ Avec une bande de potes, en bras de chemise
les intellos, en singlet les autres, on va tenter
de déplacer la ville – mais avec toutes ces mai-
sons imbriquées, ces palais rococos du centre,
la cathédrale et la prison de style néogothique,
ça ne sera pas évident, on a peur de se tuer à la
tâche. Des autochtones nous regardent manœu-
vrer, l'œil goguenard, comme s'ils possédaient
quelque information qui pourrait nous faciliter
la besogne, mais qu'ils n'entendent pas lâcher.
On sue sang et eau, un de nos camarades a la

brillante idée de sortir un fouet pour nous aider
à coordonner nos efforts; au bout de quelques
heures, nos dos sont zébrés de rouge, mais les
premiers blocs ont bougé. Tout se passe alors
très vite: chaque îlot coulisse, l'un à la suite de
l'autre, et lentement se met en place une étrange
transhumance. Pour le fouet, on établit une
tournante et au bout de quelques jours, on a
profondément modifié l'aspect de la place. Bien
joué! Maintenant, on peut rentrer manger. ■

⇨ Aujourd'hui, de loin, à quelque distance du parvis, début d'après-midi,
l'hiver tiède s'obstine; l'anarchiste de salon a vu deux touristes, elles
semblaient un peu dépassées par leur promenade, leurs cheveux déjà sur le
point de se détériorer, touristes occidentales dans une ville occidentale qui,
après hésitation, entraient dans l'église. Il n'a par contre pas vu ce qu'elles
y ont vu: tous les matelas le long de la nef, les bâches prévues pour des cas
d'urgence, les bidons d'eau potable à côté des confessionnaux, les quelques
réserves de biscuits dans la sacristie, tous les visages silencieusement
violents habitués désormais à la vieille pierre; le lieu de survie de ces
exilés-là, l'asile sans issue, sauf si réinvention des regards fragiles. En se
détournant il a vu le ciel ronger le ciel. ■

T'as l'impression qu'on te dicte quoi faire. Qu'on se fait prendre
pour des gros fions, parce qu'on peut plus se faire pochtron.
Attends un peu qu'elle passe en douce, la petite loi qui va tout
changer. Et faire de Bruxelles une cambrousse à rebrousser.
Attends qu'ils taillent à la machette, dans nos semailles, dans
nos retraites.

Attends bien que ça soit fini. Cette douceuse euthanasie.
Regarde-là bien ta liberté, que tu laisses lentement s'échapper.
Observe Bruxelles une dernière fois. Avant qu'on passe en dysto-
pique. On te l'a bien dit autrefois. D'Orwell à Philip K. Dick. Qu'il
en faut peu, de mauvaise foi, pour rendre la vie démo-critique.
Alors Bruxelles, réveille-toi. Reprends les armes, sors dans les
rues. Et ne laisse pas un mélodrame clouer le bec à ta cohue!

Bruxelles un jour, j'ai cru en toi et tu m'es revenue comme
la Mathilde à son Brel. Comme à la fin d'un opéra. Quand
tu faisais du peuple belge un mythique peuple de Gaulois.
Quand sur l'Impériale, tu avais le cœur dans les étoiles. Ne
pends plus ton canal. Mon plat pays a mal. S'il faut le réveiller.
Recommence à rêver. Que le vent est au sud, que le vent est au
blé, que tout peut encore changer!

Bruxelles relève-toi. Il n'est qu'ici que mon cœur bat. Un peu
plus fort et chaque jour que je me tords, sonnent les tambours.
Bruxelles ma belle, il n'y a qu'à toi en qui j'ai déposé mon
âme, une nuit sous la pluie, sur le pavé de tes charmes. Peu
m'importe si j'ai froid, je ne veux plus m'en cacher. Il y a trop
de cache-misère, pour se rajouter des œillères. Je ne veux plus
qu'on endoctrine. Mon âme, mon corps, ni même ma ville.
Bruxelles redeviens indocile!

À nous la nuit!
À nous d'inventer l'art de demain!
Et s'il faut mourir!
Alors autant le vivre!
Le dernier instant!
Autant l'être intensément!
Puisque de toute façon un jour...
Il ne restera plus rien!
Ni feu, ni amour!
À peine le souvenir...
De ta main dans ma main. ■

MARIE DARAH

C'est pour notre
sécurité.

♠ Textes écrits par des poètes-ses sans et avec papiers lors d'un atelier d'écriture collective en mai 2023 @ La Voix des sans papiers de Bruxelles.

VISITE DÉGUIDÉE DE BRUXELLES ♠

↳ Sa lutte des places, l'urbanisme à la dérive,
Sa surveillance de la démographie sans démocratie!
Sa santé? Toujours la facture!
Ses sans-papiers, hier, aujourd'hui, loyer ou manger jusqu'à demain,
Son quartier européen, le meilleur des mondes selon qui?
Ville congolaise par le sang et les armes!
Ville enchantée d'être en chantier,
Forteresse des murs sans services,
Qui libère les piétons du piétonnier?
Le spectre de la gentrification erre rue du Progrès,
Voies publiques sous surveillance,
300 fois Bruxelles et jamais Bruxelles,
La fracture du loyer et la fissure du manger,
Le champ des communs et des horreurs,
Dégueulis de la promotion Police-Polis,
Ses sans-papiers en cityvision : *a human experience!*
Fonds structurels pour la voix des murs,
Sa gueule dans le bénéfice,
Maison médicale sans diagnostic,
Maison de campagne des oppressions,
Ses balades du Good Luck au Good Move,
Ses institutions au goût d'abattoir,
Toujours plus de parking, plus de bling-bling,
Son béton toujours plus vert!
Sa dérive, ses épreuves, ses rafles,
Melting pot pourri,
Pétain de Ville,
Légère et mobile, l'insécurité?
Le clash des mixités?
Todo bem? Tout va bien?
Faut-il casser Bruxelles?
Bienvenue dans la 20^e commune :
Celle des sans-papiers! ■

APRÈS LA SIGNATURE

TOM NISSE

↳ Tout avançait avantageusement quand les nouveaux riverains du nouveau faubourg avaient enfin pu signer le document les habitant à habiter l'appartement modèle, tout mobilier inclus. Quand donc ils avaient aménagé dans leur bien, ils s'étonnaient des messages, l'un découvert après l'autre; sur l'écran du frigo clignotait la marque de lactose à ne pas oublier d'acheter, le réveil près du lit proposait des draps plus douillets, la télévision vantait la génération de télévisions à venir, les signes lumineux dans les toilettes des idées de repas du terroir. ■

#RégularisationPourTouStesLesSansPapierEs

#YEAM: projet autogéré par la VSP de Bxl pour un accompagnement éthique et administratif de procédures vers la régularisation. vspenamarre@gmail.com

#Exil.s&cCréation.s: projet destiné à améliorer les sollicitations artistiques et culturelles des sans-papiers et valoriser les compétences des personnes sans papiers. vsp1@hotmail.com

#InMyNamePlateformeNationale: projet de modification de la loi sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers, en amont des prochaines élections. <https://www.imnplatform.be/>

CONNAISSANCE PAR LES FRITES

PASCAL LECLERCQ

↳ On est assis sur un banc orange devant une table orange sous une tonnelle désespérément orange, dans une sorte de kermesse à la française, une brocante, une fête en plein air en tout cas, et on mange des frites: Andrea, deux de ses amis que je ne connais pas, et moi. On en est à notre deuxième ravier, je n'ai déjà plus faim, mais je sens – nous savons tous, comme instinctivement, que manger des frites est la meilleure façon de faire connaissance, alors les ravier tournent et à chaque fois qu'ils passent devant moi, je mange une frite et à chaque fois qu'ils passent devant Andrea, il les saupoudre de chlorure de sodium et on continue d'enfourner les allumettes dorées à pleine bouche et on rit de plus en plus et de plus en plus fort parce qu'au bout du compte les frites sont beaucoup trop salées mais on peut dire qu'au moins, là, on a fait connaissance. ■

Bienvenue dans
la 20^e commune :
Celle des sans-
papiers!

DE L'ORIENTATION

TOM NISSE

⇨ À l'intention des touristes, pour autant qu'ils voudront encore venir après la réalisation de cette série de quelques mesures structurelles, auront été érigées des baraques où ils pourront se procurer un plan de la ville. Il y aura autant de plans qu'il y aura eu d'envies de créativité chez leurs concepteurs, et les noms des rues et des places y figureront au hasard ou selon un désordre pensé. Sur les rues et les places on aura d'ailleurs remplacé les statues et monuments aux monarques et aux colonisateurs par de plus modestes, à la mémoire des désaxés et des naufragés, des enragés et des rescapés. ■

J'ai vu
captive et libérée,
ce que l'on peut
attendre de la ville.

⇨ Des bagues à chaque doigt
et le cœur sur l'étagère
entre deux livres retrouvés ;
je crois.
La nuit ne s'est pas rendue
moi non plus.
J'ai patienté dans l'antichambre,
la pierre verte guidant mes pas.
J'ai vu,
captive et libérée,
ce que l'on peut attendre de la ville.
Rien de prémédité cependant, si ce n'est
le départ. Défi lancé au ciel
trouvant refuge au coin de l'œil.
La perte d'un allié, tel un serpent faisant
sa mue, tu accuses le coup.
Si tu ne parles plus la langue
il te faut la réapprendre.
Le manque en toi sinon fera son nid.
C'est de moi que je parle toujours ou de
comment le monde me parvient,
se rappelle à mon souvenir.
Un bras qui se retire. C'est aussi ça la vérité.
Quand les fourmis et toutes les bêtes
auront envahi le jardin,
sautant les murs de la maison,
redessinant là les contours,
nous nous demanderons encore
« Ô dieu qu'avons-nous fait ? » ■

LISA DEBAUCHE

UNE VALISE SOUS LES YEUX

NADJAD

⇨ Je ne sais pas vous, mais moi quand j'étais petit, je rêvais d'être un bagage
Je ne suis pas fou, mais bien averti, car pour rêver il n'y a point d'âge

Au premier carrefour de ce voyage, j'ai croisé ma mère patrie
Capricieuse et tolérante, je crois bien qu'on l'appelait Marianne
Au premier regard j'ai su qu'avec elle je ferai ma vie
J'ai pris ma décision sur un coup de tête, appelle-moi Zinedine Zidane

Quand l'amère patrie me fatigue, je n'ai d'autre choix
Que de me réfugier dans ma résidence secondaire
On y danse, on y chante, quitte à y perdre la voix
Même quand on ne trouve pas grand-chose dans ce foutu frigidaire

Grande Comore était son nom, Ngazidja pour les anciens
J'sais pas si elle est canon, en tout cas moi elle me plaît bien
On y mange bien chez elle, pas de doute, c'est la meilleure cuisine du monde
Je suis un peu chauvin, j'avoue, mais j'veux pas qu'elle pense que je la trompe

Mais comme je ne suis pas sectaire, je continue de me perdre
J'ai atterri à Dakar, pour avoir de nouveaux (re)pères
J'ai fait face à la part sombre des Hommes, je ne m'étais point gouré
J'ai trouvé refuge dans la voix de Lennon, pour affronter Gorée

Du coup je me suis replongé dans les écrits de tous ceux qui me traitaient de nègre
Ils répondaient aux noms d'Aimé Césaire, Senghor ou Dany Laferrière
À cause d'eux je rêve de devenir l'ami noir de Marine Le Pen ou Nadine Morano
Pour leur dire que leur flot de haine, ça rend un peu parano

J'ai grandi là où le cancer est sponsorisée par Coca
Là où le racisme est VIP sur Cnews
Là où la précarité s'installe au calme
Normal que tous mes slams chantent le blues

Dans cette solitude

Je peux être le plus grand des gamins, au petit jeu de l'ego
Quand j'oublie mes racines, j'en oublie même les autres branches
Brique par brique, je me réfugie dans la forêt de l'indifférence
Quand je pense que ma voix ne trouvera pas d'écho

Alors pour combattre cette idée, j'ai dû me faire violence
Ce n'était pas aisé de le faire, quand on vient de cette sous-France
Mais moi j'aime pas les excuses, pour affronter cette atmosphère
Au clair de ma plume, mon ami stylo m'éclaire

Avec lui

J'ai compris qu'être subversif, c'était parler de partage

De se donner en sourire
De partager nos souvenirs

J'ai compris qu'être positif, c'était faire preuve de courage

Quitte à sampler des thèmes
Pour effacer nos haines

J'ai compris qu'être créatif, c'était refuser d'être sage

Mais d'aimer se décrypter,
Et déchiffrer de nouvelles cités

J'ai compris qu'être actif, c'était savoir tourner des pages

Comme celle de la nostalgie,
Pour mieux repartir en voyage

Alors,

Je ne sais pas vous, mais moi depuis que je suis grand, je suis devenu une valise
Je ne suis pas fou, j'kiffe juste mon temps, vu que mon rêve se réalise.
2023, besoin d'une nouvelle soute
Le slam mon cheval de Troie, pour tamiser mes doutes.

Allez viens je t'emmène dedans, ici les mots entrent en scène
Que tu sois de Gand, de M'béni ou d'Épinay-sur-Seine
Allez viens je t'emmène au vent, loin des tumultes obscènes
Loin des mots dissonants et de leur larsen ■

BALADE ADMINISTRATIVE ♠

↪ Susplicieux :

– Vous avez un RDV?

Susplicieux attend.

– Non, je...

Susplicieux pose une question.

– Oui, je...

Aucune réponse ne l'intéresse.

JE vais au guichet 187

déviation du sujet

JE deviens un objet

CPAS alias Office des étrangers Bis

CGRa alias Office des étrangers Ter

Commissariat alias Office des étrangers par terre

Susplicieux questionne l'intimité, la qualité, la quantité

Tu as changé d'adresse? Tu as changé ton sexe?

Tu as changé ton statut marital? Tu as lavé tes mains?

Tu as failli mourir? Tu as failli faillir? Tu dis la vérité?

Tu as un compte bancaire?

Le son et l'image en (coupé-)décalé

JE ne suis pas adressé-e

Pli diplomatique au trou

Tri automatique debout

L'heure d'arrivée, l'heure des RDV

La courtoisie est pesée

tout autant que l'humiliation

J'informe mon assistant-e social-e

du dernier décret, de mon manque d'effets

Assistant-e Social, qui t'a formé (de tant) de travers

Susplicieux, il demande :

tu as un compte bancaire?

Je lui réponds: non, l'aide est transformée

en chèques repas

Il ME demande il me réclame il n'écoute rien

Susplicieux se dit qu'il sait questionner

Dis, l'AS, t'as appris les questionnaires

dès ta primaire?

Il répond :

Tu n'as pas de compte bancaire?

JE réponds

Le covid n'a pas choisi ses morts

Cesse de blasphémer mon individu!

Susplicieux dit que je n'ai droit à rien

JE réponds

Ce n'est pas ton argent, c'est l'argent de... l'Afrique...

heuuuu l'argent de la Belgique,

derrière ta vitre et ton teint de pitre,

tu es assis sur une place qui ne te convient pas

les services sociaux sont les fruits de l'arbre d'État!

Susplicieux est piteux

JE répète catégoriquement

Mon droit, ton devoir

Mon droit, ton devoir

Mon droit, ton devoir

Susplicieux m'déguerpit

Disqualification guichet 36-bis

Relégation guichet 291-R

JE sors et il hèle

Tu as un compte bancaire?

JE reviens, JE repasse

Toujours une information de retard

I can't breathe à chaque parole

Susplicieux cache les informations

Susplicieux ne connaît pas la loi

il me déprime et imprime un formulaire

JE suis convoqué-e à 6h30 dès demain

JE suis devant les portes automatiques à 5h14

392 personnes – 199 tickets

J'attends 8 heures, 9 heures, 10 heures

Sonnette lavomatique à 16h30

je reçois une convocation pour le lendemain

mais toujours pas de compte bancaire

Susplicieux 2.0 réclame MA langue

Tu parles français? Tu parles mal français?

Tu parles le français francophone?

Tu parles le Molière? Le Labou Tansi? Le Chamoiseau?

Tu parles pas le français! Ta peau parle

quelle frontière?

Tu jongles avec combien de langues maternelles?

Tu parles dans ton sommeil? Tu parles quel mensonge?

Tu parles en compte bancaire?

**Tu as failli mourir?
Tu as failli faillir?
Tu dis la vérité?**

Justiciers et avocat-es de l'Office des étrangers

ne défend que l'Office, pas les étrangers

Avocat-e du diable

Assigne à pénitence

Susplicieux 3.0 réclame

Réquisitoire Réquisitoire

Perle rare aléatoire aléatoire

Susplicieux distribue refus et déboutement

au CGRA, JE suis obligé-e de ME déshabiller

JE suis fouillé-e comme à une frontière

JE vide mes poches

JE vide mon récit

JE vide mon corps

JE vide mon espoir

JE tremble devant les intervieweurs

Tricot du Cameroun ou du Burkina ne suffit pas

vous, les voyous de l'État, vous êtes l'hiver

JE ne peux pas porter mon manteau

vous, les agents de protection™

vous connaissez l'adresse de tous les terroristes?

ils sont partout, nous sommes tous pareils?

vous avez plus peur que nous

mais la terreur appartient à qui?

MON malheur est votre plaisir

On ME re-questionne dans les enclos,

ces bureaux barricadés barbelés

labyrinthe du découragement

échiquier sans issue

promenade surveillée dans les ascenseurs

échafaud de la peur

le couloir de la mort

galère coloniale

bateau sans destination, ni durée du voyage

On ME ramène tel-le un sac vers l'abattoir

question, question, suspicions

JE dis qui JE suis

C'est pas vrai, dit la voix des murs

JE ne peux pas sortir

leurs cellules sous terre

Comment ouvrir la fenêtre

ou un compte bancaire?

Service du contentieux

recours et contre-expertise

témoignage forcé

pas de huis clos

JE suis sourd-e

Suspicieuse M'engueule

Interprète, que peux-tu traduire?

Avocat-e du CGRA, qui tu crois?

Tout le temps des questions

les réponses ne sont pas bonnes

jamais la bonne réponse

au suivant au suivant

Agacement à tout moment

Qui se confie à l'injustice

la vérité n'est pas assez

J'apporte le document 6976 Bis

Détecteur de métaux

Détecteur de mensonge

Détecteur d'humanité

Détracteur de chemin

Détracteur d'espoir

Détracteur de dignité

Susplicieux 4.0 refuse

tu n'as pas le document 6976 Ter?

Susplicieux 4-bis fait une faveur

OK, tu auras une réponse

avant l'an 01

Jamais aucun Susplicieux ne dit vrai

pas de réponse

Services sévices

JE ME demande si, par hasard,

L'Office des étrangers ne serait pas

partout sur cette Terre? ■

LE VENT

TOM NISSE

↪ L'hirondelle des rues jouit cet été. Le vent envahit les corniches sans pitié. Les gaz d'échappement sont déchirés en vapeurs minables aisées à éviter. Il la courtoise et elle l'accueille. À toutes les hauteurs, jusqu'en bas, sonore, le vent renverse beaucoup d'obstacles. L'hirondelle, elle, ressent les avantages des bourrasques pour leur apprentissage quand les prochaines sortiront du nid et commenceront leur vol à leur tour. Au-delà de la ville et de l'automne. ■

TEXTE DÉPAREILLÉ.

CHARLES PENNEQUIN

⇨ Je dépareille.

Je suis dans l'écrit.

Et j'écris pas.

J'écris pas pareil.

Jamais pareil que maintenant.

Et pourtant maintenant tout me revient. Tout m'est toujours revenu de l'écriture d'avant puis celle d'après.

Tous ces pareils qui se mêlent aujourd'hui. Ces pareils d'avant et ceux d'aujourd'hui.

J'écris pas pareil parce que j'avance. Je suis dans un trajet. Dans le trajet de l'écrit. Un écrit n'est jamais pareil et pourtant c'est aussi toujours la même chose.

On est pareil.

On travaille dans le dépareillement. On est pareil depuis les premiers dépareillements.

D'abord j'écris pareil mais avec la bouche. Avec les mains. J'écris dans ma tête lorsque je trace.

La petite bande des écrits les doigts et l'écrire-bien qui vient dans du pas-nous.

Poème-brouillon pour préparer le son de la pensée qui vient dans l'écrituré.

Nous déparlons depuis la mort de nous.

La poésie est une petite bande et nous écrivons à partir de là.

Nous écrivons depuis nos mains depuis la petite bande des doigts qui vient parler dedans nos bouches.

Car la poésie vient dans la bouche pour faire parler les dehors.

La poésie c'est la petite bande qui vient des dehors par la bande des morts et nous écrivons. C'est-à-dire nous traçons nous éructons nous gesticulons nous dessinons nous verbigérons nous peignons des langues vers les dehors.

Puisque la poésie c'est animer la petite bande en nous.

La bande des écrituries depuis des parlers qui sont venus mourir en dedans de nous.

Et la poésie c'est cette petite bande des morts qui nous pousse à vivre à l'air libre de l'écrit pour parler dans les petites langues en nous, car la poésie c'est les petites langues qui parlent à l'intérieur de nos bouches.

La poésie c'est le vide qu'il y a dedans nos bouches car on ne pourrait pas écrire sans le vide.

Si dedans n'était pas vide on ne pourrait rien faire que se taire et laisser tout le parler nous remplir.

On pourrait que papoter et la poésie ça n'est pas que papoter, la poésie c'est se taire aussi.

C'est se taire dans tout le papoter.

La poésie c'est faire du papotaire contre tout ce qui veut nous parler.

La poésie c'est faire un gros trou de papotaire dans tout ce qui voudra toujours parler sans nous.

Petite bande est dans les doigts.

Petite bande c'est la main dans laquelle poussent des morts qui viennent dans des doigts non-nôtres.

Nous sommes avec les doigts non-nôtres qui s'agitent depuis la bouche non-mienne. Nous parlons depuis un non-nous fait des morts non-nôtres avec une bouche non-mienne.

Nous ne sommes pas nous-mêmes à parler les langues mortes sauf à faire ressortir depuis les dedans des écrits qu'on trace sur les mains et la bouche.

Le parler est une bande qui parle. Le parler est dans les doigts non-nôtres qui viennent dans l'intérieur de nos bouches. Nos petites bouches écrivent depuis les morts qui poussent dans les mains qui s'agitent depuis dehors pour nous écrire vers dedans. C'est nous qui écrivons en dedans pour que se dessine le poème qu'on entendra dehors.

Écrire depuis la main la bouche.

Écrire depuis la bande des parlers qui passent.

Écrire depuis les voix mortes qui poussent de partout.

Ça pousse depuis dehors et ça va vers nous. C'est un nous dans l'écrit dessiné. Un nous dans le peint le dessin et l'écriturien qui sortent par la bande. La petite bande des écrits et parlers morts qu'on fait vivre en poèmes.

Nous écrivons depuis la tête qui parle en nous. La tête et les membres. Nous écrivons depuis la bouche et les doigts dans les mains. Nous poussons dans l'écrit depuis les morts qui parlent de partout. Ça pousse à sortir dans les langues qui traversent le vivant par l'écrit le parler le dessiné. Nous écrivons des poèmes délabrés. Nous dessinons depuis les littératuées qui sortent de nous par la bande. La petite bande des poèmes qui nous sort de partout.

J'écris depuis la mort de nous. La mort en bande dans les paroles qui viennent nous mourir dans l'écrit. J'écris depuis la mort de moi qui bande dans les doigts. J'écris depuis la bouche et les mains non-miens. J'appartiens aux langues mortes miennes qui viennent de dehors. Le dehors vient dedans pour sortir mes écrits des organes. Tous les organes veulent sortir du corps quand je parle.

Petite bande est dans les doigts. Petite bande est la main. Petite bande c'est les morts qui nous poussent dans la main. La main pousse dans la bouche aussi avec la petite mort. Toutes les paroles viennent nous mourir dedans. Petite bande est la lutte contre les parlers morts en nous qui viennent des dehors.

Comment écrire avec les mains. On ne peut pas vraiment écrire hors du dressage. On a dressé nos mains. On nous a dressé les mains pour l'écrire-bien. C'est dans l'écrire-bien qu'on vit avec nos mains. Nos mains remplies de morts et nous dressés à remplir l'écrire-bien. On remplit l'écrit de notre adresse. Nous nous adressons aux morts en parlant dans l'écrire-bien. Mais les morts entendent rien. Ou bien c'est nous. C'est nous qui pipons rien. On pipe rien des morts qui peuplent nos mains tout ça à cause de l'écrire-bien.

La poésie veut faire un gros trou dans tout ce qui parle en nous. ■

Car la poésie vient dans la bouche pour faire parler les dehors.

GHETTO
TOM NISSE

⇨ Le dernier habitant était poète. Son dernier poème il le composait simplement en faisant la liste des noms qu'il notait de mémoire après qu'ils eurent été effacés l'un après l'autre des sonnettes de la porte d'entrée. ■

BRUXELLES HÉLAS.

SERGE DELAIVE

↪ Fin d'automne. Ce matin, la lumière corrompt la distance. Lucas observe la place centrale de la ville sans nom, la ville où il vit, a vécu et vivra sans doute. Les conjugaisons ne valent pas prédiction ; elles tentent d'ordonner les distorsions temporelles. Lucas observe l'oubli en construction, là, sur cette place. La vue d'ensemble apparaîtrait trouble, marginalisée dans les éclats du jour qui se lève, douloureusement. Chaque objet, ce qui signifie chaque forme nettement contournée, prend consistance, écarte le flou et les fluides, se découpe sur les différentes profondeurs de champ. Profondeurs de champ. Et il pense au pouvoir prodigieux du noir et blanc, images fixes ou en mouvement. Lucas veut le monde en noir et blanc. Il s'exerce. Davantage encore en cet instant précis. Il s'efforce d'oblitérer les longueurs d'onde du spectre visible dans le rayonnement électromagnétique qui le terrasse, terraque, liquide et solide, en position d'observateur de référence des illusions immatérielles, entité démiurgique capable de rassembler et de distinguer l'ensemble des couleurs – le blanc – et l'absence de couleur – le noir – rassemblées dans le champ de vision, ici, sur cette place, au centre de la ville sans nom, la ville où il vit. Lucas pense trop. Il en a conscience. Lucas s'est posté dans un recoin, adossé à la pierre grise d'un bâtiment commercial. Derrière lui, en lettres capitales : PRIÈRE DE NE PAS DÉPOSER VOS DÉCHETS. À travers le pavage souillé, des silhouettes diagonalisent l'espace. Certaines avancent tête penchée, tête pensée vers ce qui va advenir, le travail peut-être, ou ce qui est quitté, un foyer, un rêve, un cauchemar, un corps, une solitude. Le secret des angoisses, des hébétudes, des désirs. D'autres sont hypnotisées par les écrans des téléphones, halos de lumière bleutée frôlant les visages. Dans et en dehors du monde, cerveaux captifs, mondes parallèles déniaient un réel possible, imbriqués gigognes dans des mondes parallèles aux mondes parallèles, tendant vers l'infini, comme un théorème mathématique remontant à l'Antiquité. Des bus patientent aux arrêts. La librairie au bout de la place s'éclaire. Lucas scrute à mi-hauteur, murs, lampadaires, feux de circulation, ce qui pourrait supporter les globes cyclopes des caméras de surveillance. Après un rapide tour d'horizon, il en dénombre cinq. Les vigiles électroniques décorquent les lieux sans que personne ne s'en soucie. Ne s'en inquiète. Peut-être est-ce rassurant ? Peut-être. Les premiers dealers s'installent, facilement identifiables. Les dealers, en noir et blanc. Aucun doute. Trop facile. Ils savent les caméras, ils connaissent les angles de protection, mais en fait peu importe, ils obéissent aux ordres, au-dessus d'eux, dans la hiérarchie informelle et infranchissable, il n'y a personne bien sûr, ils sont la dernière chaîne du maillon, comme si les caméras les évitaient. Ou les protégeaient, d'une manière ou d'une autre. Ce sera une autre histoire demain, reconnaissance faciale et le bataclan. En attendant, ils papotent, se répartissent l'espace avant l'arrivée des premiers clients, quelques minutes. Le ciel ne retient rien. Large ouvert, il vire sur

son axe. Les couleurs réapparaissent. Le bleu nuit se décolore. Un soleil monte, quelque part dans l'est des anciennes directions que, par hasard, des rues révèlent.

Ça pue la pisse. Pas de vent. Une fille passe la tête par-dessus les couvertures qui la dissimulaient. Mon âge, trente ans maximum, estime Lucas. Il capte les lignes concrètes en provenance des pupilles rétractées. Des lignes brisées qui oscillent. Entre étonnement, douleur et résignation. Et la colère, altérée. Elle se redresse, grande, fine, belle. Vêtue de vêtements de sport contre la pluie, elle enfle un petit sac à dos, s'empare de son sac de couchage qu'elle place sur les épaules, recouvrant le sac comme une cape. Le bas de son pantalon est relevé sur la jambe gauche où une plaie purulente se dessine à hauteur du mollet. Elle entame ses premiers pas, en boitillant. Lucas la suit qui approche. Ses iris bleus vifs fixent hagards ce qui la précède. Elle ne prête aucune attention à ce qui l'entoure. Elle avance.

Un homme âgé promène un chien. Au bout d'une laisse. Une façon de chien. Minuscule, préfabriqué. Pulsions : Lucas se projette quelques secondes en aval, son pied droit frappe l'animal. Son talon écrase les os friables du crâne par où la marmelade de la cervelle s'écoule. Une habitude irrépressible chaque fois qu'il croise un de ces spécimens de la taille d'un rat.

Une femme entre deux âges court. Les muscles des chevilles se tendent à chaque foulée. Équipement sobre et récent, sauf les chaussures zébrées de jaune fluo. Elle a des écouteurs aux oreilles. Le son d'un son et des battements.

Un camion poubelle pénètre la place par la droite. Deux hommes vêtus de vestes orange réfléchissantes sautent de la plate-forme arrière. Le conducteur fume une cigarette, visage relevé. Le moteur ronronne. Bruits métalliques. Les éboueurs lancent des sacs dans la benne. Le camion dépasse Lucas puis la fille sans domicile. Aucun échange, ni parole ni regard. Enclenchement. Grincement. Une mâchoire agrippe les déchets dans la benne, métal dur, violent, compétent, qui remue et écrase les déchets avant de les avaler. Un autocollant qu'il ne parvient pas à décoder est apposé au-dessus du pare-choc arrière, à droite. Des lignes noires et des triangles rouges.

Lucas se met en marche. Se retournant, il découvre un sticker rectangulaire apposé sur une boîte aux lettres, une photo en noir et blanc, un texte bleu sur un mur, en écriture scripte majuscule : *Meuse fleuve nord* et une signature, *@jfiereccearaison*. Dubitatif, il fouille sa mémoire à la recherche du nom, sans succès.

Lucas quitte la place. Il a rendez-vous avec Marie avant que le jour soit levé, au bout d'une nuit éveillée.

Sous les pavés, les égouts en réseau souterrain, caché, comme tout ce qui inonde, le fric, la came, les décisions, les collusions.

Lucas s'en va. C'est partout pareil, jusqu'aux pôles. ■

Sous les pavés,
les égouts en réseau
souterrain, caché,
comme tout ce qui
inonde, le fric, la
came, les décisions,
les collusions.

LES MICROPHONES

TOM NISSE

↪ Dans le quartier sous le pont ferroviaire vivaient les exclus, ainsi que ceux, un peu plus fortunés, qui coûte que coûte voulaient garder et partager une marge indépendante. On y trouvait dans ce quartier aussi beaucoup d'exilés clandestins qui n'étaient pas en possession de documents de séjour, parfois des familles entières. Lors, la Police de la Migration avait pris l'habitude de sillonner la mélasse des rues dans des voitures civiles afin d'effectuer des contrôles et des fouilles d'appartements. Et les exilés malchanceux disparaissaient dans des camps situés hors de la ville. Cependant, on reconnaissait aisément les voitures de la Police de la Migration, c'étaient des modèles massifs, neufs et propres. Et quand elles faisaient leur apparition, ou pendant et après les rafles, les musiciens et les poètes, qui habitaient en grand nombre les maisons délabrées de l'endroit, sortaient leurs microphones et leurs instruments sur le rebord des fenêtres, sur les balcons ou le bas de la porte, allumaient les amplificateurs et se mettaient à jouer et à scander furieusement. Le résultat sonore et intelligible était tel qu'après un temps les incursions de la Police de la Migration diminuaient considérablement. Au cas où on aurait coupé l'électricité du quartier, les habitants avaient trouvé des solutions. ■

POINT DE VUE

RACHELE GUSELLA

⇨ Place du Congrès
Larmes en feu sur un pavé qui pue la victoire.

Place Saint-Josse
Madame, les frites et ses oranges.

Au 33 je parlais polonais, je buvais Wyborowa et je faisais des films
On dansait, on flirtait mais on ne faisait jamais l'amour
Le soleil en terrasse était beaucoup trop bien pour être intimes.

*Tu l'entends le béton ?
Ça fait six ans qu'il bégaie*

Abbaye
Il y avait une maison là-bas.

Rue Royale
Droite comme une guillotine.

Des vierges en extase regardent les beaux yeux en pierre
quand ça devient glauque tu peux toquer la porte
Les gifles, les vêtements sous la pluie, la vie longue jusqu'au ventre.

Tu parles le béton ?
Sa langue dans mon frigo

Avenue Louise
Les cartons, les escaliers, une baignoire en cuisine.

Place Flagey
Les premiers et les dernières fois où j'ai serré la nuit.

Au 63 on ne savait pas travailler, on avait la grande fenêtre et plein d'histoires.
Ma chambre était rose, mes jambes étaient fleurs et moi j'étais belle.
Maintenant il y avait le temps pour faire l'amour.

TRAJET TOM NISSE

⇨ L'anarchiste de salon remontait de la cave. Il traversa le couloir, passa la porte et s'enfonçait dans la ruelle. Celle-ci, prolongée par quelques autres encore plus étroites, l'amena à la boue du terrain vague au fond duquel son contact vivait reclus dans l'usine désaffectée. Pendant le trajet la pensée du vieux grenier ne le quittait pas. ■

Il ne fait
jamais noir
il ne fait
jamais noir
il ne fait
jamais noir

PARMI D'AUTRES TOM NISSE

⇨ Les renards, qui s'étaient installés dans le parc et qui, depuis le temps, avaient compris, furent pris par une vive envie de déchirer les mollets et les tendons du climato-négationniste cocaïnomanie qui était planté sur le trottoir non loin, tenant un carton rempli d'herbe dans lequel vivait sa toute jeune tortue qu'il avait prénommée Salope. Ses mollets à lui parmi d'autres, soyez-en assurés. ■

*Tu connais le béton ?
Il nous marche toujours dessus*

Je suis les renards
À la prison de Saint-Gilles j'ai trouvé les premières empreintes
au fond de la rue près d'une porte avec la même grande fenêtre
Jusqu'au fond du parvis entre les poèmes, les égouts, les toilettes
et les rails du tram.
Le swing du béton on le danse les pieds nus
Miettes, moineaux et moi.

Les toits chantent.

Il ne fait
jamais noir
il ne fait
jamais noir
il ne fait
jamais noir

ici.

Au coucher de soleil on swingue le béton sur les toits
les fleurs chouchoutent entre les crêpelures
les fissures vertes sourient
On découvre leur saveur
Miettes, moineaux et moi.

*Je suis les renards avec un goût de glace dans la bouche
Le béton chien heureux attend en bas
Je monte l'échelle*

Les renards se baladent sur les pavés, entre les pauvres, la poussière
et le pollen
Les enfants se trempent dans l'eau, entre le béton, les briques et la buée
Et pourtant, il ne fait pas encore noir sur les toits de Bruxelles
Et pourtant, je deviens plus grande sur les toits de Bruxelles.

Il ne fait
Jamais noir
Il ne fait
Jamais noir
Il ne fait
Jamais noir

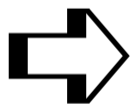
L'été. ■

RAP DE BRUXELLES

RACISME & DÉPENDANCE

La ville et le hip-hop sont profondément liés. La culture hip-hop a transformé la ville tant physiquement que dans nos imaginaires. Bientôt cinquantenaire, elle puise ses origines dans les quartiers pauvres des grandes agglomérations. Par les tags et les graffitis qui recouvrent les murs de Bruxelles ou par la musique rap, très reconnaissable et que l'on entend partout¹. Chaque quartier de la ville a fait naître des rappeur·euses.

ALIOCHA JOUSSELIN²



Le rap a produit, depuis cinquante ans, de nombreuses représentations de la ville et de ses quartiers.

Le rap belge, qui existe depuis les années 1980, n'est pas en reste. Parler du rap, dans le cadre du *Bruxelles en mouvements* sur la littérature urbaine, nous permet d'observer et d'étudier une représentation artistique de la ville de Bruxelles. Une représentation par des artistes qui y sont attachés et qui s'expriment via un art oral issu de la ville. Nous avons rencontré deux rappeurs de la région bruxelloise pour échanger avec eux sur le hip-hop, sur la Belgique et sur la ville de Bruxelles. Je n'ai pas reçu de réponses de la part des rappeuses que j'ai contactées.

Pitcho est un artiste multidisciplinaire schaarbeekois qui a commencé à faire du rap dans les années 1990. Il est aussi comédien et metteur en scène. Il travaille maintenant pour le label Skinfama, entreprise qui organise des concerts et produit des artistes belges et français. En tant qu'artiste, «l'amour de dire des choses, c'est [sa] priorité». Au départ, entre autres sujets, il représente Schaarbeek. Il veut raconter son quartier et rendre fier les gens qui y vivent, mais aussi

combattre certains clichés tenaces. Les thèmes et les problématiques de ses textes changent en même temps que lui au cours d'une carrière qui approche des trente ans.

Dans chaque clique, il y a toujours un rappeur, et voilà c'est tombé sur moi. C'est vraiment que ça.

Dalsim est rappeur depuis dix ans et producteur dans le quartier de Matonge à Ixelles. Il a créé une ASBL, Cyclope Vision, afin de mettre en avant des artistes. Pour lui, le rap n'était pas une évidence, mais une façon de s'en sortir. «T'sais bien, on a commencé, c'était plus un délire qu'autre chose, entre potes, des bandes et tout. T'sais bien, dans chaque clique, il y a toujours un rappeur, et voilà c'est tombé sur moi. C'est vraiment que ça.»

RAP DE BRUXELLES. PILIER DU HIP-HOP FRANCOPHONE DEPUIS LES ANNÉES 90

«Voir des Noirs, à la télévision, revendiquer, s'habiller comme ils voulaient [...], dire des choses qui pouvaient choquer, entre guillemets, un Blanc, ou choquer la politique. À ce moment-là, pour moi c'était quelque chose de super renversant. Et j' me suis dit "Waw, j'ai envie de faire partie de cette chose-là"» (Pitcho).

Le rap belge émerge à la fin des années 1980 et, en mai 1990, Benny B, molenbeekois, est le premier rappeur belge à être certifié disque d'or par la SNEP. Les premières générations d'artistes, de collectifs et de groupes évoluent dans tout Bruxelles mais beaucoup viennent de Schaarbeek à l'instar de CNN 199, De Puta

Madre, Pitcho et tant d'autres. «Je ne sais pas pourquoi, il y avait quelque chose là qu'on ne trouvait pas [...] dans les autres communes» (Pitcho). Le rap n'est pas reconnu par les institutions de la culture

légitime mais est très écouté à Bruxelles où la scène se structure autour de collectifs et de labels. À cette époque, «tu pouvais faire de la musique avec tout, une cuillère, un machin, la ville. C'est pour ça qu'on dit l'art urbain, parce que c'était la ville. Le rap a compris très vite aussi que la ville c'était une jungle, qu'il fallait être à l'affût. [...] et que comme dans une jungle il fallait être à l'affût. Être à l'affût c'est quoi: t'habiller comme un sportif. Alors tu mets des baskets, tu mets un sweat, tu mets une capuche.» Le hip-hop bruxellois dépasse peu les frontières de la Belgique mais des artistes émergent dans toute la région bruxelloise. En 1992, Rokia Bamba anime «Full mix», la première émission de radio dédiée au hip-hop, à la funk et au RnB sur Radio Campus. Elle poursuit sa carrière en tant que DJette et beatmakeuse à Bruxelles. Riche d'une culture musicale qui va de la Maloya de l'île de la Réunion au gospel sud-africain en passant par la techno de Détroit et Chicago. Elle met son talent au service de l'afro-féminisme et de la lutte antiraciste et antilgbtphobies³.

À la même époque, l'ASBL Lezarts Urbains joue un rôle important dans la culture hip-hop belge. Elle accompagne les artistes et les groupes qui portent le mouvement. L'association organise le festival «Lezarts hip-hop» aux Halles de Schaarbeek en 1997. Toutes les futures têtes d'affiche y sont invitées (Starflam, Pitcho...) et le festival marque les esprits et l'histoire de la ville. À partir de 2001, Lezarts Urbains met en place un centre de documentation et y archive de nombreux enregistrements audios, photos de tags et de graffs, d'articles de presse et de multiples autres traces de l'histoire du hip-hop de la capitale. En 2009, le Belge DeParOne lance sa chaîne YouTube Give Me 5 Prod. Il sillonne la Belgique et la France pour faire rapper des artistes encore peu connus du grand public. Notamment Caballero, le groupe L'Or du Commun ou encore Scylla. Des rappeurs qui connaîtront un fort succès. Le travail de DeParOne reste un élément fondateur dans la structuration du rap underground francophone.

KASALA D'UNE VOIX ♠



je suis la voix des sans-voix
 je suis la voix des sans-papiers
 je suis la voix qui foule toutes les rues de Bruxelles
 je suis l'horizon lointain intouchable
 je suis la locomotive qui tire les wagons des citoyens désespérés
 je suis la voix qui tire les ficelles
 je suis la voix qui ne cherche pas à combler les blancs
 je suis la voix qui bloque les arts, qui bloque la loi, qui bloque la ville
 je suis l'ambassade distributrice de nouvelles vies
 je suis le ministère du permis d'exister
 je suis la graine qui pousse en baobab
 je suis la voie qui construit ses propres routes sans ciment
 je suis la voix qui ne dépose jamais les armes
 je suis la voix qui réveille la conscience
 je suis la voix qui déplace des villages dans les villas
 je suis l'hirondelle qui migre plus de cent fois par saison
 je suis la saison des migrations qui remplit les greniers
 je suis la sage-femme qui accouche des savoirs
 je suis Madiba, je suis Sankara, je suis Tina, je suis Makeba,
 je suis Semira, je suis Lumumba, Je suis Mariama, je suis Nkrumah,
 je suis la voix de la résistance aux prisons, aux corruptions
 je suis la voix qui gouverne sans opprimer
 je suis la voix qui transforme la clandestinité en possibilité
 je suis la voix qui ferme les guillemets plutôt que les frontières
 je suis la voix qui ne perd jamais sa voix. ■

En 2015-2016, la scène belge francophone explose au-delà des frontières. «*Le rap français, il tourne un peu en boucle, le public aussi a envie de renouveau et commence plus à regarder ce qui se passe là*» (Dalsim). C'est une période au cours de laquelle de nombreux artistes bruxellois se font un nom en France à l'instar de Roméo Elvis, Shay, Caballero & JeanJass, Hamza ou encore Damso. Le festival La Belle Hip-Hop met en avant des artistes femmes du monde entier depuis 2018. Il se tient à partir du 8 mars, dans 8 lieux de la capitale, pendant 8 jours. Le festival montre que les femmes sont tout aussi présentes, dans le hip-hop, que les hommes. C'est un événement politique qui a pour but de connecter les artistes pour construire une sororité dans le mouvement dans le cadre des festivités liées à la Journée internationale des droits des femmes.

FILTRE LE RAP QUI DÉRANGE, PROMOUVOIR LE RESTE

«*Je pense que Benoît Poelvoorde est un bon exemple de ce que les Français attendent des artistes belges. Il y a un côté où le Belge ne peut pas être trop sérieux : il faut qu'il soit surréaliste [...]. Le sérieux et les trucs intelligents c'est pour les français*» (Pitcho).

Benny B, et d'autres d'artistes de la scène belge qui sont écoutés avant 2015, ainsi qu'une partie de ceux qui surfent sur la vague récente, assument un côté drôle et décalé. En opposition avec un certain nombre de clichés liés au rap des quartiers populaires. «*Le problème avec le rap belge [...] : on a trop une image de bouffon. Alors quand tu rapais les flics, la misère, la prison, etc., ils [les Français] disaient : "Ah vous aussi vous vivez ça ?". J'me disais : "Ah putain il se fout de ma gueule celui-là ? Tu crois quoi ?" Ils sont tellement habitués à ce qu'il y ait des merdeux [...], du rap de gentil, hein, pour amuser la galerie*» (Dalsim).

Il y a des rappeur-euses français-es qui ont du succès en proposant ce genre de musique, néanmoins des gros noms émergent sur des créneaux plus engagés, plus sombres ou plus violents. Là où un certain nombre de médias généralistes tentent de montrer un cloisonnement entre les genres⁴, les différentes façons d'aborder le rap coexistent et les collaborations entre artistes sont abondantes. «*Le truc c'est que tu peux rapper ce que tu veux mais regarde en Amérique : il y a pas qu'un style de rap, il y en a plein ! Pourquoi vous mettez que ça comme style en avant ?*» (Dalsim).

«*À partir du moment où [...] on voit un Eminem par exemple qui cartonne. Il est blanc, il fait du rap, et ça marche de fou, même auprès des noirs. On s'dit : "Ah okay, ce truc-là n'est pas fait que pour les Noirs". Tu vois, il n'y a plus de légitimité liée au quartier, il n'y a plus de légitimité liée aux banlieues. Orelsan, qui fonctionne, n'a jamais grandi dans une banlieue. Donc il y a quelque chose qui est de l'ordre de, en fait comme tout le monde peut en faire c'est rassurant, alors on peut ouvrir les vannes [...]*» (Pitcho).

Le constat de Pitcho accepte peu d'équivoques. S'il aime ce qui se fait maintenant, selon lui le rap a perdu ce qui en faisait une musique dérangeante, une contre-culture engagée. Selon lui, «*le rap ne fait plus peur*». Les premiers textes de rap parlent, entre autres, de l'envie des Afro-Américains d'accéder à la société de consommation dont ils sont exclus aux États-Unis. Le rap aurait réussi et les rappeurs et les rappeuses ont accès à la société de consommation et en parlent dans leurs textes. Le milieu du rap lui paraît plus individualiste, moins engagé et perturbateur. Dalsim, lui, continue à vouloir faire passer des messages dans sa musique même dans les morceaux taillés pour le grand public. Il raconte que faire du rap en venant de Matonge n'est pas encore chose aisée : «*Je porte aussi un quartier qui a une réputation. Déjà, rien que moi même pour avoir des shows, une colab', la réputation du quartier, tout ce qui se passe, ça m'a pas aidé tu vois. C'est la guerre, problèmes d'ego, problèmes liés à la rue. Comme dans mon rap, je maquille pas ma musique, je suis brut et à mon avis c'est peut-être ça aussi qui... J'ai fait des sons comme Leopoldevil, des sons qui je sais que ça peut déranger et il y a des radios qui m'ont déjà fait la remarque. Et quand je parle d'autre chose en dehors de la rue, c'est toujours choquant quoi tu vois. Je peux pas te parler d'autre chose.*» Le rap se diversifie et offre de nouvelles façon de représenter les enjeux urbains, sociaux et politiques. Le rap est-il toujours un genre musical perturbateur et engagé? Le rap peut-il déranger? À chacun-e de se faire un avis.

En renversant les codes du rap en général et du gangsta rap⁵ en particulier, les artistes rap qui font une musique moins violente ou engagée proposent une représentation artistique plus accessible aux goûts et aux règles morales de la bourgeoisie blanche⁶. «*Il y a dix ans où il y a eu tout le flot de rappeurs et c'est très intéressant parce que quand Caballero, JeanJass, tout ça est arrivé, il y a eu tout un flot et ces gens-là ont pu rentrer dans la matrice de la RTBF. On leur a demandé de présenter des trucs. On leur a demandé de faire des émissions, on leur a donné carte blanche pour faire des trucs, pour faire des machins alors que nous on était pratiquement persona non grata dans ces endroits-là, tu vois? Dès qu'on arrivait, c'était "waw attention, les noirs sont là, les Arabes sont là. Attention nanana". Il y avait un truc un peu ouf alors que là c'est genre, "ah non venez, installez-vous c'est marrant ce que vous faites." [...]* C'est chouette, les ➤

**Le rap est-il toujours
un genre musical
perturbateur et engagé ?
Le rap peut-il déranger ?**

portes se sont ouvertes. Mais pour qui elles se sont ouvertes ? C'est ça vraiment, c'est ça la vraie question qu'il faut se poser. Pour qui elles se sont ouvertes réellement. » Dans le même temps, Pitcho constate aussi qu'il y a peu de rappeurs d'origine turque ou marocaine qui font des gros chiffres à Bruxelles. « Il y a comme un truc où il faut éradiquer tes origines pour te mettre en avant. Comment ça se fait qu'avec toute cette grosse communauté marocaine, on n'a pas de rappeur qui cartonne à part Hamza ? »

Il y a un manque de structure d'importance, de travail de mémoire mais aussi d'une industrie rap. Selon Pitcho, « on arrive sur les cinquante ans de la culture hip-hop aux États-Unis. Sur cinquante ans il y a eu un seul livre qui a été écrit sur le rap en Belgique par Alain Lapiower⁷ ». Quelques autres livres ont été édités comme *Souterrain 95/08* aux éditions du Souffle⁸ ou *Rap Game* de Akro⁹ mais, dans le même temps, plusieurs dizaines d'ouvrages ont été édités en France depuis les années 1990. Il y a eu un travail d'archivage dès le départ. « Ça pour moi, ça montre l'importance qu'on a donné [en Belgique] à ce mouvement [...], il n'y a personne du mouvement qui a eu une vraie visibilité dans les médias là où en France on a plein de gens qui viennent du mouvement, qui ont rappé, qui font partie du mouvement, qui ont une expertise, à qui ont donné des moyens. Ici, on a encore le sentiment de mendier, le sentiment de se justifier lorsque tu viens avec un projet, le sentiment de pas être crédible. » La première émission dédiée au rap en France est diffusée en 1984¹⁰. Actuellement, en France il y a deux radios majeures spécialisées dans le rap et le RnB. Selon Dalsim, « il y avait une scène ici depuis longtemps, il manque des médias, des structures, des radios qui font tourner les bails ». Néanmoins, les choses changent, des médias spécialisés tenus par des personnes issues du mouvement apparaissent à l'instar de Melodiggerz qui a pour mission d'assurer la sauvegarde et la promotion de l'héritage de la culture hip-hop belge¹¹.

RAP DE BRUXELLES ET HÉRITAGE COLONIAL

« Les gros bourgeois ils veulent pas investir, c'est juste ça. C'est juste que quand les bourgeois ils vont comprendre qu'on peut se faire de l'oseille avec cette musique de singe, bah là on pourra se mettre bien » (Dalsim).

Bruxelles serait une ville trop petite où les esprits peinent à s'ouvrir au monde. Si l'existence de médias d'une plus grande envergure en France peut être expliquée par l'économie française et sa population plus importante, pour Dalsim et Pitcho le problème réside dans la fermeture d'esprit concernant les cultures urbaines de la ville notamment du fait de la couleur de peau des artistes qui portent le mouvement. « C'est un village, un village ça veut dire quoi ? Ça veut dire que les gens ils voyagent pas beaucoup, ils ont l'esprit fermé. Tu vois pas que le monde il évolue mais toi t'es encore dans tes plans de colons » (Dalsim). Les débats s'éternisent, « Là [en Belgique] il y a toutes les questions sur Léopold II alors que dans les autres pays ils ont déjà fait table rase depuis perpét'. Il y a déjà des places Lumumba, il y a déjà eu plein de trucs qui ont été mélangés. Ici on est dans quelque chose, ça peine, c'est toujours lourd ». Les représentations passéistes ne permettent pas d'ouvrir les portes de l'industrie culturelle belge et de ses radios. Il y a un lien entre le passé colonialiste, le racisme à Bruxelles et le développement en Belgique du rap belge. « Je crois que c'était dans les années nonante, il y avait le directeur des programmations de la radio qui disait : "jamais de ma vie je ne passerais de la musique pour les bougnoules" » (Pitcho).

RAPPER À BRUXELLES, SIGNER EN FRANCE

Le climat d'intolérance et le manque de structures et de majors ont des conséquences sur les artistes hip-hop, « on est complexé, mais à mort, et on se rend pas compte » (Dalsim). Ce que constate Dalsim c'est que les artistes bruxellois-es manquent de professionnalisme et de vision à long terme. Ils et elles n'ont pas une vision claire du milieu musical professionnel, des chiffres et des sommes d'argent nécessaires aux enregistrements studio, à la réalisation de clips ou la mise en place d'une promotion.

Être rappeur ou rappeuse en Belgique demande de se créer un réseau en France et de travailler tant avec des structures qu'avec des artistes français. Cela sans perdre une identité bruxelloise clairement exprimée, assumée et représentée dans les textes. Qu'ils soient rappés à Bruxelles ou à Paris. Dalsim organise un concert via son ASBL et place Grodash en tête d'affiche. C'est un rappeur français assez connu : « Il faut voir comment les portes elles s'ouvrent, plus simple. C'est pour ça, j'ai Give me 5, j'ai Lezarts Urbains [en coorganisateur] parce qu'ils ont vu Grodash [...]. On serait venu qu'entre nous, ils auraient dit "Ouais ouais bon". Tu vois ? C'est là que tu vois c'est quoi le game. Il y a pas de soucis, moi j'ai des contacts avec tout ces gens-là. Vous voulez des Français, vous voulez nanani ? Okay, nous on s'cache derrière, on fait notre promotion. » La plupart des rappeurs de la capitale qui font du rap sérieux et qui ont percé sont signés en France, c'est ce que recherchent aussi une partie des artistes émergents de Bruxelles en se créant un réseau professionnel et médiatique à Paris. « Johnny Hallyday, même lui il a bougé d'ici et moi, Dalsim, Matonge, tu veux que je fasse quoi ? J'me casse ! » Le lendemain de notre interview, Dalsim allait en France répondre aux questions du journaliste spécialisé Tonton Marcel.

Quand les bourgeois vont comprendre qu'on peut se faire de l'oseille avec cette musique de singe, bah là on pourra se mettre bien.

UN BON CONSEIL PASCAL LECLERCQ

➡ Je ne dis rien, parce que je suis installé dans un bar et que je sirote une bière et que je suis raide amoureux de la fille assise en face de moi, de ses yeux très bleus, de ses cheveux très blonds, des traits de son visage, très doux. Je ne dis rien, parce qu'il m'a été signifié que je devais me taire devant cette fille au maintien calme, aux épaules hautes, sans pourtant être hautaines – je feins l'indifférence devant la force qui émane de tout son être. Quelque chose en elle indique également la fragilité – sans cela, me plairait-elle ? –, une sorte d'être là sans y être tout à fait, qui laisse entrevoir à chacun de ses mouvements un espace à combler – mais on m'a invité à éviter tout contact avec elle, je me contente de faire comme si je l'ignorais. ■

« Maison de disques, j'leur ai dit "non", j'étais peut-être trop incisif
Elles me disaient qu'être blanc, ça fait vendre, elles voulaient faire de moi le prochain Sinik
Elles me disaient "tu peux tout péter, wesh, mais t'es en France, sois efficace
commence d'abord par masquer que t'es belge", dès qu'j'suis rentré j'ai écrit BX Vibes, ok » (Scylla, BX Vice). ■

1. « Le rap est le genre musical le plus présent dans l'espace public, au point qu'il nous est devenu familier de l'entendre » (F. DEBRUYNE, « Présence et expérience du rap en public : banalité, trouble et disqualification morale », *Volume !*, 17:2, 2020).
2. A. JOUSSELIN est stagiaire à IEB dans le cadre de ses études en France et a défendu un mémoire sur le rap dans la ville de Sevrans, en région parisienne.
3. « Rokia Bamba », *Bruzz*, 2022.
4. M. DALIBERT, « Du "bon" et du "mauvais" rap ? Les processus médiatiques de hiérarchisation artistique », *Volume !*, 17:2, 2020.
5. Que l'on peut traduire par le rap de gangster, qui parle crûment de la rue.
6. M. DALIBERT, *idem*.
7. A. LAPIOWER, *Total respect : la génération Hip-Hop en Belgique*, éd. EVO, 1997.
8. Livre édité par les membres du label Souterrain Prod pour raconter leur histoire. Il a été publié à 1 000 exemplaires.
9. Il raconte son parcours et le milieu du hip-hop des années 1990 à sa digitalisation.
10. L'émission « H.I.P.H.O.P » sur TF1.
11. Voir <https://melodiggerz.be/VW>

Note: ce qui suit est à lire de préférence à voix haute, dans sa tête peut-être mais alors à voix haute dans sa tête).

⇨ Une des choses qu'il nous faudra défaire – faudra : ce serait toutes affaires cessantes, reste à voir si les affaires ne sont pas déjà cessées – c'est l'accaparement et l'empêchement de la ville comme d'autres choses sur cette planète, mais de la ville certainement car la question est de la fuir, de la subir ou d'en jouir, rien d'autre n'est désormais plus pensable : habiter la ville est une suggestion sans effet, une recommandation nue, et l'idée alors de la ré-habiter est en soi une voie sans issue, on ne réhabite pas les choses où l'on réside et où l'on a sectionné ce qui était encastré, la distinction des usages nuit à la capacité des pratiques, et s'il nous faudra prendre les îlots – mais dans le mien un voisin de gauche abattant l'arbre le plus haut du carré, voisin de droite arrachant vingt mètres de lierre arbustif et puis sans doute se précipitant chez Vandenberghe ou n'importe quel retailer acheter une petite climatisation perso, allumable à la demande et la demande est forte, la canicule est une saison en tant que telle, une cinquième, et il y en aura d'autres, la saison des inondations, la sixième, reviendra à des dates non fixes car cette impermanence dans laquelle nous vivons n'est pas plus prévue en ville qu'elle ne l'est ailleurs – et s'il nous faudra prendre les îlots ce sera pour ancrer cette impermanence, faire ville dans la ville, on ne peut réhabiter qu'en se déshabituant, sinon on fait juste à réhabituer, et l'on est reparti pour accepter toutes les simplifications et toutes les aliénations que nous avons déjà enquillées et par l'entremise desquelles il est possible de jouir de la ville dans sa pollution, dans son alcool, dans son divertissement, dans son auto-immobilisme, dans son éclairage vitrinaire, dans son cri primal, dans sa santé mentale, dans son enchérissement permanent – là est la dernière permanence : dans la recherche du plus et du trop, là où l'on peut creuser on creuse, ce qu'on peut faire payer plus on le fait payer trop, et ce que l'on peut faire métro on le fait aussi, c'est la même chose, la même historicité de la permanence et du linéaire et si on dit une ligne de métro, c'est parce que le métro littéralement est une ligne, une ligne dans le sous-sol de la ville, une ligne dans un programme gouvernemental, le métro est une note de bas de page qui a des plans pour la cité, et pour la cécité aussi il sait comment faire, faut se cacher les yeux de la ville qui sera pour construire celle qui est déjà, c'est ça le plan de la ville, c'est cacher tout le temps ce qui est déjà invisible, les gens de l'irrespirable jusqu'au dernier essoufflement, il leur faut retrouver le rupestre, l'esprit des grottes, le grotesque, il faut qu'ils respirent toutes affaires cessées, cédées et décédées, pour le reste la ville où l'on vit est le monde dont on vit et ce n'est pas si simple à ne pas comprendre mais l'ingénieur faut-il qu'il s'en souviennent, viennent le temps, sonne l'heure, les jours s'en vont, je demeure dernier, je dernière demeure, il faudrait arrêter de creuser la tombe de la ville, retourner les sols est une spécialité qu'on finira par trouver sur les cartes de la rue de bouchers, une des choses qu'il nous faudra défaire – faudra : ce serait toutes affaires cessantes, reste à voir si les affaires ne sont pas déjà cessées – c'est l'accaparement et l'empêchement de la ville comme d'autres choses sur cette planète. ■

PAUL HERMANT

BRUSQUEMENT UNE HYPOTHÈSE

TOM NISSE

⇨ Quand tous les modes de paiement étaient devenus virtuels, tous les mendiants qui n'avaient pas pu ouvrir un compte en banque, la plupart, mouraient pour de bon. Plans d'aménagement de lopins pour les fosses. ■

Destruction du Palais du Midi : un choix politique irresponsable !

⇨ Contrairement à la communication officielle, la démolition du Palais du Midi n'est pas « la seule option possible » mais un choix politique assumé. Par la Région d'une part, afin de rendre irréversible la transformation en métro de l'axe Albert-Nord, et par la Ville de Bruxelles, de l'autre, afin de transformer un cafoillage en une nouvelle opportunité immobilière.

Ce choix, pris dans le mépris de tout un quartier, de son patrimoine et de sa situation sociale, évoque les douloureux souvenirs d'un urbanisme que l'on pensait révolu et nous renvoie à la construction du métro à Bruxelles dans les années 70 où l'on se contentait de raser des quartiers entiers sans trop d'états d'âme.

Ce retour du « façadisme » pèsera avant tout sur les usagers du Palais du Midi, sur les habitants et commerçants de l'avenue de Stalingrad et du boulevard Lemonnier, sur tout le tissu socio-économique de ce quartier déjà lessivé par des années de chantiers intempestifs.

Les commerçants du Palais du Midi seront les premiers impactés, mais aussi les premiers dominos d'une réaction en chaîne qui bouleversera complètement l'équilibre d'un quartier qui vit autour de ce bâtiment qui outre, 35 commerces, abrite également 37 clubs sportifs avec près de 3 000 affiliés, ainsi que la haute école Francisco Ferrer, soit 1 200 élèves. Autant dire que pour le quartier il s'agit d'une véritable mise à mort économique et sociale qu'aucun patch financier ne pourra combler, surtout en termes de dégâts sociaux, totalement absents des calculs du gouvernement, de la Ville de Bruxelles et de la STIB...

Détruire le Palais du Midi (la langue de bois de période électorale parle de « démonter » ou de

« démanteler »)... en pensant que cela se fera d'un claquement de doigts, c'est aussi se méprendre sur la difficulté de concilier un tel chantier avec le respect du patrimoine bruxellois. La CRMS a d'ores et déjà alerté sur les dangers d'une telle intervention qui risque de fragiliser voire de détruire des éléments essentiels de la composition du bâtiment (la galerie du Passage du Travail notamment).

Arrêtons les frais

Détruire le Palais du Midi n'est pas une solution technique inévitable, c'est le résultat d'une série de choix politiques.

- Le choix de lancer ce chantier du métro 3 en dépit du bon sens en commençant les travaux sur le tronçon Sud, créant dès aujourd'hui des dommages irréversibles au bon fonctionnement des transports publics actuels sans que l'on sache quand la ligne complète pourra être inaugurée, ni même si elle verra réellement le jour.
- Le choix de confirmer la création de la station Toots Thielemans malgré les études alertant des difficultés géotechniques liées au sous-sol et les avis de différents experts tirant la sonnette d'alarme, mais aussi de délivrer les permis le plus vite possible... 48 heures avant les précédentes élections afin d'éviter tout retour en arrière.
- Celui, enfin, de poursuivre coûte que coûte la construction d'une infrastructure qui cumule les problèmes sur les plans sociaux, environnementaux et économiques, sans aucune garantie que le tronçon nord (Gare du Nord-Bordet) pourra être réa-

lisé, notamment d'un point de vue financier, et comble du comble... sans aucune garantie que le tronçon Albert-Gare du Nord pourra être exploité sans la prolongation !

Il existe pourtant d'autres choix

Celui de mettre en œuvre une alternative de mobilité rapide, peu coûteuse et qui ne demande pas de chantier comme le projet Prémétro + proposé par la plateforme « Avanti ! »¹.

Celui d'assumer politiquement les difficultés rencontrées (techniques, financières...), de communiquer de façon honnête et transparente, et de reconnaître dès lors la nécessité de stopper les travaux, de remettre la voirie en l'état, de préserver l'équilibre du quartier et d'étudier des projets alternatifs de mobilité respectueux du cadre urbain et humain. Celui de se battre pour le maintien de la population qui vit, travaille et fréquente ce quartier plutôt que de la sacrifier pour satisfaire les appétits touristiques et immobiliers du maître de la Ville de Bruxelles. ■

Inter-Environnement Bruxelles

1. La proposition complète peut être consultée sur www.premetroplus.be

Bruxelles en mouvements est un bimestriel édité par IEB, fédération des comités de quartier et groupes d'habitants. Ce journal est distribué dans une série de lieux bruxellois, mais vous pouvez également vous abonner pour le recevoir à domicile et par la même occasion soutenir notre démarche.

Consultez notre site pour voir la publication en ligne ainsi que la liste des lieux de dépôt : www.ieb.be
Abonnement annuel (6 n°) : 24 euros

Abonnement de soutien : 50 euros
Versement au compte
IBAN : BE33 2100 0902 0446
BIC : GEBABEBB

Éditeur responsable : Patrick Wouters
Rue du Chimiste 34-36 – 1070 Bruxelles

Impression : Dessain – Mechelen

Graphisme : Andreas Stathopoulos, Élise Debouny

Secrétaire de rédaction : Thyl Van Gyzegem
Coordination : Tom Nisse, Andreas Stathopoulos

Collaborateur-trices : Maïa Chauvier, Marie Darah, Lisa Debauche, Serge Delaive, Pierre Guéry, Rachele Gusella, Paul Hermant, Aliocha Joussetin, Pascal Leclercq, Nadjad, Charles Pennequin, Milady Renoir, Thyl Van Gyzegem, David Weil-Rabaud et d'autres poètes-ses sans et avec papiers



Inter-Environnement Bruxelles

Rue du Chimiste 34-36 – 1070 Bruxelles
Tél. : 02 801 14 80 – E-mail : info@ieb.be

Organisme d'éducation permanente soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles

